

Journal de Roubaix

Soixante-troisième année N° 2. Administration, 71, Grande-Rue, à Roubaix. DIMANCHE 20 OCTOBRE 1918.

10 CENTIMES
LE NUMÉRO

Bureaux et Rédaction : ROUBAIX, Grande-Rue, 71
TOURCOING, 37, rue Carnot

Les Annonces sont reçues aux
Bureaux du journal.

M. CLÉMENCEAU A LILLE, ROUBAIX ET TOURCOING

VISITE

de

M. Clémenceau

PRÉSIDENT DU CONSEIL
ET MINISTRE DE LA GUERRE

à Lille, Roubaix et Tourcoing

Le Président du Conseil, M. Clémenceau, a tenu à venir rendre visite à la région du Nord, délivrée du joug de l'ennemi. Après avoir été reçu chaleureusement dans la capitale des Flandres, il est venu à Roubaix et à Tourcoing, où il a trouvé aussi la population en liesse.

A ROUBAIX

Réception du Ministre de la Guerre à l'Hôtel-de-Ville. -- Les discours. -- Le Président du Conseil et les officiers acclamés

Avant-hier, les Anglais, le matin l'après-midi, le Préfet du Nord, accueillis par une joie délirante. Hier, le président du conseil, ministre de la guerre, qui vient à Roubaix et est reçu à l'Hôtel-de-Ville. Ce sont pour nous des journées inoubliables qui nous font vibrer et nous permettent enfin de donner libre cours à notre joie patriotique de Roubaisien et de Français.

La nouvelle de la venue de M. Clémenceau était seulement connue de quelques personnes. Mais il y avait quand même Grand-Place la foule de curieux qui attendait toujours quelque événement.

Un peu avant dix heures, des autos venant de Lille débouchent Grand-Place et s'arrêtent devant la Mairie. M. Clémenceau descend de voiture, ainsi que sa suite.

M. Clémenceau, dont la physionomie est bien connue, est acclamé, ainsi que M. Loucheur, un Roubaisien, ministre des munitions, qui l'accompagne, le général Mordacq, son chef



M. CLÉMENCEAU

de cabinet et de la Guiche, chef de la mission française auprès de l'armée britannique; Renault, ancien ministre, président de la commission d'armement; Hailliez et Potié, sénateurs; Gosiaux, député de Douai; Naudin, le nouveau préfet du Nord et Leroy, secrétaire général de la Préfecture.

On crie avec entrain: «Vive la France! Vive la République! Vive l'Armée!»

Le cortège officiel est reçu au perron de la Mairie par M. Thérin, entouré des adjoints et des membres du Conseil municipal.

Après les salutations d'usage, M. le Ministre de la Guerre et les autorités se rendent dans la salle du Conseil municipal.

Discours de M. Thérin.

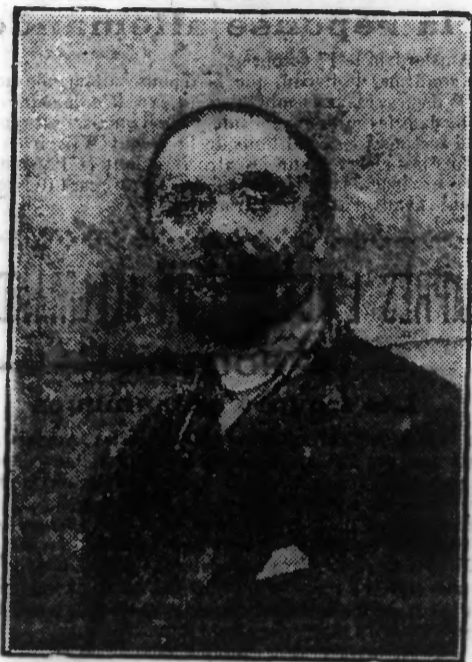
M. Thérin, adjoint, faisant fonctions de Maire, prend la parole en ces termes:

Monsieur le Président du Conseil des Ministres,
Messieurs les Membres du Gouvernement,
Messieurs les Membres du Parlement,
Messieurs les Officiers Alliés,

Au nom de l'Administration Municipale, du Conseil Municipal et de la population roubaisienne toute entière, je vous adresse Messieurs, au lendemain de notre délivrance, l'expression de notre joie d'être enfin réunis à la Mère-Patrie, à notre République Française.

Ayant subi pendant quatre années, sous le joug implacable de l'ennemi, des tortures morales et physiques sans nombre, nous

n'avons jamais désespéré, même aux jours les plus sombres de cette guerre, et nous avons conservé notre confiance pleine et entière en nos armées et en celles de nos Alliés, dont le succès final ne faisait aucun doute pour nous.



M. LOUCHEUR

Aux heures les plus tragiques de l'occupation, conscients de notre devoir et pratiquant l'union sacrée proclamée au début de la guerre, toutes nos décisions furent prises d'accord avec les représentants autorisés des Corps constitués, et nous avons pu ainsi, grâce à la bonne harmonie qui n'a cessé de régner entre nous, conserver toute notre dignité de Citoyens français, vis-à-vis d'un ennemi arrogant.

Sous ses menaces terribles et malgré les arrestations, les déportations, les punitions nombreuses infligées, tous ont été dignes de notre ville, et notre force de résistance resta toujours aussi grande.

Ces jours derniers nous refusâmes encore de nous laisser arracher, d'abord une lettre aux Gouvernements Alliés pour les supplier de ne pas bombarder notre ville — bombardement que nous ne craignons pas de nos troupes, mais que nous redoutions surtout de la part des allemands — puis, la veille du jour où nos ponts de chemin de fer, de canaux, et nos principaux services publics, gaz, électricité, eaux, charbon, moulin, etc., allaient sauter et semer le désastre partout, une lettre de la ville et des corps constitués attestant que ces vandales n'avaient à Roubaix rien détruit pour le plaisir de détruire et que les dommages causés n'avaient été nécessités que par les besoins urgents de l'armée d'occupation.

Aussi, vous pouvez vous rendre compte de l'allégresse de tous et du soupir de satisfaction que nous avons poussé en voyant enfin les troupes alliées pénétrer dans notre ville.

Nos épreuves étaient finies! Notre Mère, la République dont nous connaissions la volonté inébranlable de nous tirer des griffes allemandes, avait enfin réussi à nous délivrer.

Nous lui en conserverons une reconnaissance éternelle ainsi qu'aux vaillantes troupes des Puissances de l'Entente dont la bravoure a enfin triomphé de nos plus implacables ennemis.

Du fond du cœur, merci à la France, et aux Puissances Alliées, à leurs vaillants chefs, et à leurs troupes héroïques, nos enfants.

M. Henri Thérin, a ensuite expliqué très brièvement toutes les vexations qu'il a subies pendant ses fonctions de Maire pour n'avoir pas exécuté, à la lettre les ordres de la Commandanture. J'ai subi dit-il, 25 jours de prison en trois peines différentes.

Discours de M. Clémenceau

Le Président du Conseil, ministre de la Guerre, a répondu:

«Je ne viens pas vous apporter des félicitations banales, mais seulement constater que vous avez fait votre devoir, tout comme les soldats qui luttent dans les tranchées.»

«Merci, au nom de la Patrie qui vous en sera éternellement reconnaissante. Nous savons tout ce que vous avez souffert, c'est une grande page que vous avez écrite dans l'histoire de France, avec les humiliations, les tracasseries, les vexations que vous avez subies pendant quatre ans.»

«Désormais, il nous faut plus que jamais rester unis devant l'ennemi, d'abord pour parachèver l'œuvre de guerre et ensuite pour nous atteler à l'œuvre aussi ardue de la Paix.»

«Les républiques anciennes se sont perdues à cause de leurs discussions intestines; nous avons failli subir le même sort. Que cette terrible guerre, qui laisse loin derrière elle tout ce que nous avons vu dans notre histoire, même les guerres de la Révolution, nous serve de leçon. Sentons-nous les coudes; ayons chacun nos préférences, mais respectons l'opinion d'autrui; qu'il n'y ait plus que des Français, tous frères, communiants dans le même amour de la Patrie.»

M. Clémenceau termine par la paraphrase de

la devise: Liberté, Egalité, Fraternité, dans sens d'union des citoyens. Les paroles du Président du Conseil ont été saluées par d'unanimes applaudissements.

M. Amédée Prouvost, au nom de l'Industrie Roubaisienne, remercie M. le Ministre et l'assure que pendant l'occupation, toutes les classes de la société avaient rempli leur devoir.

M. Prouvost, a ensuite déclaré que les industries comptent sur l'appui financier du Gouvernement pour rétablir les usines et reprendre le travail.

Avant que cette émouvante cérémonie ne prenne fin l'héroïque Mlle Marguerite Nollet, qui a été condamnée à deux ans et six mois de prison en Allemagne, a été présentée à M. le ministre qui l'a chaudement félicitée pour les vexations qu'elle a subies avec un courage admirable.

M. Clémenceau et sa suite ont quitté la mairie, conduits par M. Thérin et les membres de l'administration jusqu'à leurs autos qui ont pris la direction de Tourcoing à travers une foule très dense.

Des ovations indescriptibles ont salué le départ de M. le Ministre et des autorités.

A TOURCOING

Une grande manifestation patriotique. — Un discours du Maire. — La réponse du Président du Conseil

Mercredi, dans la matinée, le bruit se répandait soudainement à Tourcoing que M. Clémenceau, président du Conseil des ministres, arriverait en cette ville. Bientôt la place de l'Hôtel-de-Ville et les rues adjacentes étaient occupées par une foule si dense, que la circulation en était devenue difficile.

Vers dix heures, cinq ou six autos apparaissent vers la place Charles-Roussel. C'est le premier ministre et sa suite qui arrivent. Aussitôt, des bravos enthousiastes éclatent de toutes parts. On acclame la France et ses alliés.

M. Clémenceau et les généraux qui l'accompagnent sont l'objet d'une ovation délirante; puis, dominant le tout, éclate le chant de la «Marseillaise». Tous se précipitent vers M. Clémenceau qui a mis pied à terre et c'est à qui le premier lui serrera la main.

M. Clémenceau, reçu au perron de l'Hôtel-de-Ville, par l'Administration municipale, est conduit dans la salle de réunion du Conseil.

Discours de M. Vandevenne

Après quelques paroles échangées, M. Vandevenne adresse à M. Clémenceau un discours. Le premier adjoint regrette l'absence de Monsieur Dron qui paye de sa liberté son dévouement à la Patrie.

«La victoire est en marche, dit-il, demain ce sera le sol sacré de la France et de la Belgique qui sera délivré.»

Honneur à ceux qui, par leurs vaillants efforts, ont accompli cette œuvre admirable; aux citoyens des libres démocraties; aux fils de la Révolution française!

Vive la France! Vive les Alliés! Vive la République!

Réponse de M. Clémenceau

«Monsieur le Maire, dit le Ministre de la Guerre, permettez-moi de vous donner ce titre qui vous appartient bien, je suis profondément touché des fortes et belles paroles que vous venez de prononcer; elles resteront dans mon cœur, comme le souvenir de votre histoire.»

«Nous savons la vaillance, la bravoure de cette population flamande — une autre race que celle de vos envahisseurs — qui de tout temps, ont inspiré le respect de ses ennemis. Vous êtes honnêtes, forts, résolu et vous l'avez bien montré dans les épreuves que vous venez de traverser.»

«En ce jour, mon premier devoir est de rendre hommage au grand citoyen Dron, avec qui j'ai marché la main dans la main; il a bien défendu sa cité.»

Depuis 5 mois, il est dans les geôles allemandes. Nous ne l'oublierons pas et dans les conditions qui seront posées il y aura la libération de tous les citoyens emprisonnés. Il a fait honneur à sa ville et à la France: sa ville et la France lui feront honneur à leur tour. Il convient que son nom soit ici prononcé et glorifié.

Mais ne nous arrêtons pas aux personnes; ne nous arrêtons même pas aux grandes villes dont les populations, après tant de souffrances, voient enfin flotter le drapeau tricolore sur les édifices principaux. Vous avez dit, M. le Maire, les crimes monstrueux commis par nos ennemis, vous en avez fait ressortir l'horreur, et vous en avez réclamé le châtiment. Le châtiment viendra, j'en prends l'engagement au nom du gouvernement français. Oui, il y aura châtiment, non pas un châtiment de sauvages, mais châtiment d'hommes civilisés, châtiment tout de même.»

Vous avez bien mené la bataille; l'histoire de nos luttes serait incomplète si elle ne le signalait pas. Vous avez souffert, vos villes ont été détruites, mais vous vous êtes montrés forts.

«Et maintenant, finissons la guerre, mais d'une façon implacable; NOUS ENTRERONS en ennemi en territoire ennemi.»

Puis, M. Clémenceau, préconise l'union entre tous les citoyens. «Soyons à la France dit-il: nous n'avons pas toujours été des modèles de sagesse.»

Il faut réaliser l'union de tous les citoyens; nous ne demandons à personne d'abdiquer ses convictions. Mettons réellement en pratique la devise: «Liberté, Egalité, Fraternité» gravée sur nos monuments. Et ainsi s'achèvera l'œuvre de paix, dès que sera assuré le châtiment des Boches.»

M. Clémenceau a été vigoureusement applaudi.

Le premier ministre et sa suite ont quitté Tourcoing à 10 h, 1/2 pour se rendre à Lens et Douai.

Le Roi des Belges à Ostende et à Bruges

L'«Heure» du 18 octobre publie ces lignes: L'armistice n'a pas été signé, c'est vrai, mais les Allemands se replient aussi vite que s'ils exécutaient une convention.